

LECTURES
POUR TOUS



19 15

LES CHEMINS DE LA VICTOIRE

CE QU'IL FAUT SAVOIR POUR COMPRENDRE LES OPÉRATIONS

17.12

Configuration du sol, voies de communication, etc., ont une importance décisive pour les armées. Décrire à ce point de vue les différents théâtres de la guerre sera une étude qui mettra le lecteur à même de comprendre le sens et la portée des opérations militaires.

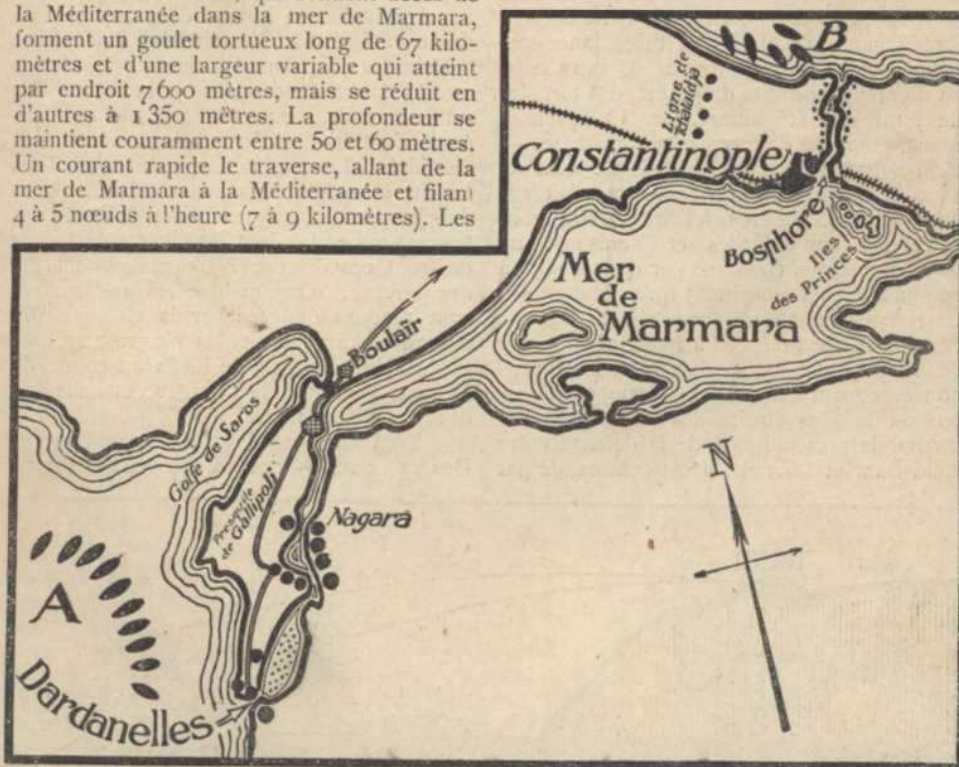


VERS CONSTANTINOPLE

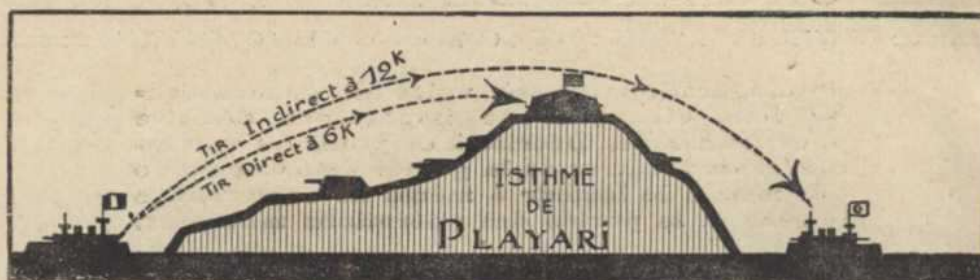
EN Orient, les Alliés se proposent de frapper au cœur la complice de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie: la Turquie; leur objectif est la prise de Constantinople, qui restera un des faits les plus importants de l'histoire moderne. L'opération offre de sérieuses difficultés qu'il importe de ne pas méconnaître. L'attaque doit être faite par deux voies différentes: *A*) par les Dardanelles (attaque effectuée par une escadre franco-anglaise); *B*) par le Bosphore et la mer Noire (attaque effectuée par l'escadre russe de la mer Noire) (carte n° 1).

Les Dardanelles, qui donnent accès de la Méditerranée dans la mer de Marmara, forment un goulet tortueux long de 67 kilomètres et d'une largeur variable qui atteint par endroit 7 600 mètres, mais se réduit en d'autres à 1 350 mètres. La profondeur se maintient couramment entre 50 et 60 mètres. Un courant rapide le traverse, allant de la mer de Marmara à la Méditerranée et filant 4 à 5 nœuds à l'heure (7 à 9 kilomètres). Les

rives de ce goulet sont constituées par la côte d'Asie-Mineure, basse et molle, et par l'étroite presqu'île de Gallipoli, large en moyenne, dans sa partie centrale, d'une dizaine de kilomètres et qui se rattache à la côte d'Europe par le mince isthme de Playari — il ne mesure en moyenne que 4 kilomètres de largeur — baigné à l'orient par la mer de Marmara, à l'occident par le golfe de Saros. Escarpée et rocheuse, la presqu'île de Gallipoli offre des hauteurs qui dépassent 300 mètres: son point culminant atteint 348 mètres. Dans l'isthme de Playari l'alti-



Lectures pour Tous



tude s'abaisse fortement et ne dépasse pas 120 mètres. En outre le golfe de Saros offre, tout près de la terre, des profondeurs considérables, accessibles aux plus gros navires, et présente des points de débarquement nombreux et très favorables.

La défense fixe des Dardanelles est constituée par une série de forts, dont certains ont été construits ou complètement remaniés de 1912 à 1914, égrenés sur les deux rives : la côte d'Europe comprend 17 forts et batteries, la côte d'Asie 13, divisés en deux groupes, les Dardanelles extérieures et les Dardanelles intérieures. Les deux groupes réunis peuvent aligner environ 700 à 800 pièces de gros calibre où, à côté de pièces d'un modèle ancien et du calibre de 220, se montre une collection redoutable de Krupp de 210, 260, 280, 305 et 350. Cette artillerie est renforcée par des batteries de tubes lance-torpilles aériens ou sous-marins. D'autre part, en différents endroits du goulet, des torpilles de fond ont été immergées. Un premier semis, composé de torpilles automatiques — c'est-à-dire explosant par simple contact avec la quille d'un navire — étendait ses lignes sur 5 500 mètres, à l'entrée du détroit, entre les caps Hellès et Yenisher; un deuxième semis, constitué par des torpilles à commande (qui ne sautent qu'à l'instant où, du rivage, on en provoque électriquement l'explosion), est disposé à hauteur du coude de Nagara. Ce coude, extrêmement prononcé, constitue, en même temps que la portion la plus étroite des Dardanelles, le secteur le plus puissant de la défense entre Kilid-Bahr et Chanak; il est commandé par

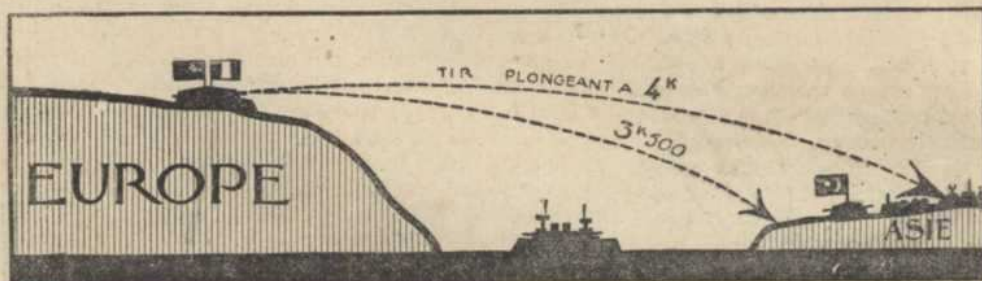
les vieux forts dits châteaux d'Europe et d'Asie, que renforcent des batteries toutes neuves. Passé Nagara, le détroit s'élargit et n'est plus commandé que par l'isthme de Playari. Cet isthme de Playari comporte une défense spéciale, à hauteur de Boulaïr, comprenant 20 ouvrages rajeunis en 1912 et armés d'une centaine de pièces.

Ce système défensif des Dardanelles, que ne dessert aucune voie ferrée, est gardé, sur la côte d'Asie, par 15 000 hommes de troupes turques, et sur la côte d'Europe par 50 000 hommes munis d'une artillerie de campagne; dans la mer de Marmara, la flotte turque lui constitue une arrière-garde.

L'ensemble est formidable, mais il n'est pas impenable.

L'escadre franco-anglaise a commencé par bombarder, à longue distance, les forts des caps Hellès et Yenisher ou Dardanelles extérieures : à l'heure où nous écrivons, ces ouvrages ont été détruits par le feu de son artillerie. Puis, par un dragage, elle a débarrassé l'entrée du détroit du premier semis de mines. Les vaisseaux alliés allaient-ils ensuite s'engager plus avant dans les Dardanelles, sous les feux croisés des batteries turques qui en bordent les rives, et attaquer de front ces défenses? L'opération eût été aventureuse, d'autant que les manœuvres sont rendues difficiles par la violence des courants. Aux endroits les plus resserrés du goulet, de la pointe de Kefis au coude de Nagara, l'attaque ainsi dirigée eût même pu devenir très périlleuse.

Tout autre est la méthode employée. Des vaisseaux — ce sont des cuirassés fran-



Les Chemins de la Victoire

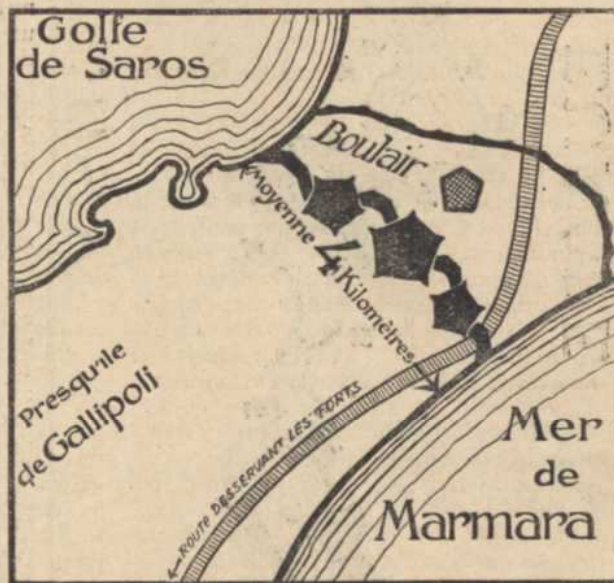
çais — embossés dans le golfe de Saros, ont couvert d'obus les ouvrages de l'isthme de Playari, afin d'intercepter toute communication entre la presqu'île de Gallipoli et le reste de la Turquie. Après quoi, quelques cuirassés, avec de grosses pièces de 305, 340 et 381, dont la portée atteint jusqu'à 16 et 19 kilomètres, ont ouvert le feu en tir courbe, après repérage par avions ou simples calculs télémétriques, par-dessus les hauteurs de la presqu'île, sur les forts de la côte européenne, et même sur ceux de la côte asiatique, soutenus par une division entrée dans le détroit même, qui observe les résultats du tir indirect, les corrige au besoin, et les appuie le cas échéant par le tir direct. Le feu des cuirassés embossés devant Boulair interdit l'arrivée de tout renfort par terre; et leur tir indirect par-dessus l'isthme de Playari peut même arrêter tout mouvement de la flotte turque en mer de Marmara. Le démantèlement des ouvrages achevé, un corps de débarquement prendra pied sur la presqu'île et les occupera de vive force. Maîtres de la position des châteaux d'Europe qui, par leur altitude, commandent le bord opposé du détroit, les Alliés y installeront leurs pièces et pourront à loisir bombarder de fond en comble tous les forts de la côte asiatique, échelonnés de Chanak à Nagara.

Les batteries de l'une et l'autre rive réduites au silence, l'escadre progressera en toute sûreté dans les Dardanelles, précédée de ses dragueurs, qui acheveront de relever les torpilles; elle pourra alors déboucher dans la mer de Marmara, livrer bataille à la faible flotte turque et l'anéantir. La route libre, l'escadre franco-anglaise aura devant elle la mer de Marmara, vaste bassin mesurant 277 kilomètres de long sur 74 de large, comportant sept ports et n'offrant à la navigation ordinaire aucun obstacle naturel. Il est vraisemblable qu'un nettoyage prudent s'imposera, préalablement à tout passage, car les Turcs ne manqueront pas de lâcher au hasard des mines dérivantes. Sous réserve de ce dragage préventif, les navires français et anglais pourront mettre directement le cap sur Constantinople.

Force navale imposante que celle qui se présentera ainsi devant l'antique cité des empereurs grecs soumise depuis près de cinq siècles à la domination ottomane. Elle se composera de tous les vaisseaux qui opèrent

actuellement tant à l'entrée des Dardanelles que dans le golfe de Saros, sous le commandement supérieur du vice-amiral anglais Carden, et qui sont au nombre de 9 navires anglais, dont 8 cuirassés, parmi lesquels le *Queen-Elizabeth*, et 1 croiseur de bataille, et de 4 cuirassés français.

Insistons sur la présence dans cette escadre du cuirassé anglais *Queen-Elizabeth*. Alors que la plupart des autres bâtiments sont d'un type relativement ancien, ce vaisseau, au contraire, est absolument moderne. Lancé le 16 octobre 1913, il appartient

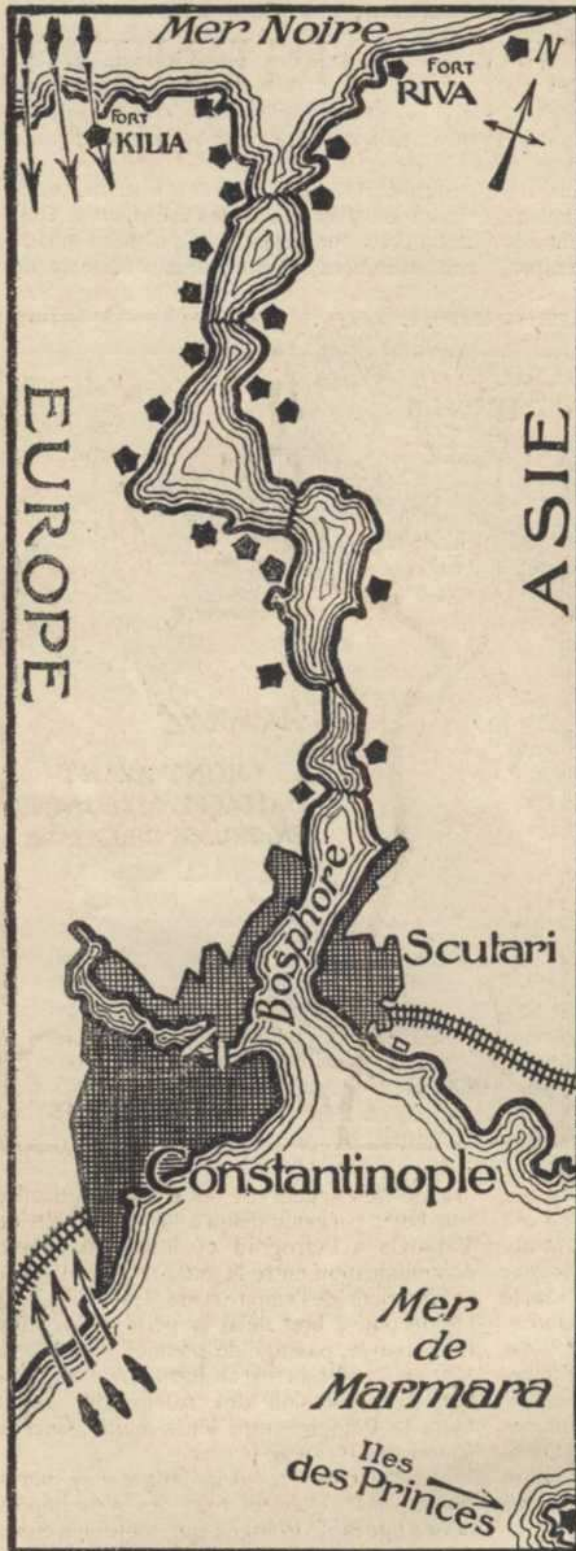


à cette série de cuirassés chauffés uniquement au pétrole et filant 25 nœuds. Il porte huit canons de 381 millimètres et seize canons de 152 millimètres.

En vue de Constantinople, les vaisseaux alliés trouveront, sur la droite, l'archipel des Iles des Princes, hâtivement fortifié dans ces dernières semaines, et qu'ils couvriront de feux. Sur leur gauche, au layon de Buzuk-Tchekmedjé, ils verront l'aboutissement des tranchées et réduits qui constituent la défense terrestre de Constantinople, ces lignes de Tchataldja, longues de 25 kilomètres, qui, à 28 kilomètres de la capitale turque, vont de la mer de Marmara à la mer Noire et, en 1912, ont opposé aux troupes bulgares, non maîtresses de la mer, un obstacle qu'elles n'ont pu franchir — mais que l'escadre franco-anglaise se trouvera avoir tourné tout naturellement.

Quant à la vieille enceinte terrestre de Constantinople, qui étend sa ligne triple et ses tours carrées de la mer de Marmara à la

Lectures pour Tous



Corne d'Or, elle ne saurait entrer ici en compte.

Le corps de débarquement, dont une partie se sera saisie de la presqu'île de Gallipoli et de la côte asiatique, pourra donc mettre le reste de ses effectifs à terre, à l'intérieur de toutes les défenses terrestres tournées par mer et au cœur même de Constantinople.

Voyons maintenant quelle tâche incombe à l'escadre russe.

Le Bosphore, qui conduit de la mer Noire à la mer de Marmara, est un couloir long de 30 kilomètres, dont la largeur varie de 3200 à 600 mètres, la profondeur de 30 à 35 mètres, et que balaie un courant de 5 nœuds à l'heure (9 km 500) venant de la mer Noire. Le Bosphore se prête infiniment mieux que le détroit des Dardanelles à la défensive, car, sur ses flancs, les côtes d'Europe et d'Asie, rocheuses et raides, ont derrière elles la masse même des continents, sans aucune découpe propice. Sur le littoral européen 13 forts et batteries, sur le littoral asiatique 8 forts, taillés dans le roc, battent en tous sens l'étroit chenal de leurs 400 canons, où dominent les Krupps de 210, 280 et 305. Deux grands forts, Kilia en Europe, Riva en Asie, servent de guetteurs et d'avant-postes à cet ensemble défensif unique desservi par deux voies ferrées, une sur chaque continent.

Une flotte, même la mieux pourvue des prodigieux engins modernes, n'a nul intérêt à se lancer, même avec l'aide du courant, dans cette étroite gorge barrée d'estacades, pavée de torpilles, dominée de feux croisés. Mais, maîtresse de la mer, elle peut écraser de loin Kilia et, prenant, elle aussi, à revers, de l'autre côté, les lignes de Tchataldja, débarquer des troupes et, sous la protection de son feu, leur faire attaquer par la gorge les forts de la rive européenne. Ces ouvrages tombés en la possession du corps de débarquement, celui-ci, disposant du chemin de fer de Constantinople, est à même de marcher sur la ville à la rencontre des forces amenées et déposées à terre par l'escadre franco-anglaise.



SCÈNE DE LA MOBILISATION À CONSTANTINOPLE : ARMÉS DE FUSILS MAUSER ET ÉDUQUÉS À L'ALLEMANDE, CES FANTASSINS TURCS GROUPEZ AUTOUR DES FAISCEAUX SE CROIENT INVINCIBLES. ET POURTANT...

BARBARES D'ORIENT

LA TURQUIE AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE



EN apprenant que les Turcs entraient en guerre et se mettaient du côté des Allemands — leurs dignes alliés — dans la lutte engagée par toutes les peuplades barbares contre toutes les nations civilisées, je me suis souvenu d'une impression de voyage qui a précisé dans ma mémoire les raisons pour les-

quelles il ne faut point s'étonner de voir le Sultan des Bachi-bouzoucks en conversation amicale avec le Kaiser des Boches.

Il y a quelques années, les hasards d'une croisière sous le ciel bleu et sur la mer azurée de l'Archipel m'amènèrent à faire escale dans l'île de Rhodes. C'est une île toute parfumée de poésie antique. Comment pourrait-

Le bombardement des Dardanelles par une escadre anglo-française démontre la volonté des Alliés d'agir énergiquement contre les Turcs. « Qui se ressemble s'assemble » ; c'est bien pour cela que la Turquie ne pouvait manquer de se joindre à l'Allemagne dans la guerre déclarée à l'Europe civilisée. Toute son histoire nous la montre en effet comme une menace perpétuelle contre la civilisation d'Occident. Ce ne sont que destructions de villes, pillages, incendies, massacres organisés. M. Gaston Deschamps, le brillant écrivain dont on sait la connaissance approfondie des choses de l'Orient, évoque ici cette autre barbarie dans une série de visions pittoresques et tragiques.

on aborder à Rhodes sans évoquer l'image du bonheur humain et divin qui a fleuri sous ce soleil indulgent, à l'ombre des lauriers-roses, sur cette terre aimée des dieux ?

Les noms des cités antiques, ensevelies dans la poussière, aux abords des plages désertes et du port abandonné où se dressait le Colosse

rhodien, éveillent dans l'âme du voyageur épris d'humanisme hellénique la nostalgie de la vie harmonieuse qui offrait aux poètes et aux sculpteurs, comme des modèles dignes d'être glorifiés par les rythmes du marbre et par la cadence des vers, l'idéale beauté des jeunes filles vouées au culte d'Artemis rhodienne et le fier courage des jeunes

gens résolus, comme les héros des légendes homériques, à mourir pour leur patrie après avoir tué beaucoup d'ennemis... Hélas ! il n'y a plus une seule colonne qui soit restée debout sur l'emplacement ancien des sanctuaires profanés. C'est à peine si, de temps en temps, la pioche d'un paysan grec fait sortir du sol ravagé l'éclair d'une monnaie d'argent, frappée à fleur de coin, attestant par la noblesse d'une ligne pure et d'un solide relief les goûts esthétiques d'une époque où tous les arts contribuaient ensemble à l'ornement et à la défense de la vie.

UN ANCÊTRE DE

VON DER GOLTZ.

Le passé ne survit dans l'île de Rhodes que par la présence des prieurés magnifiques et dévastés qui se souviennent des temps héroïques où la tutelle des bons chevaliers d'Occident protégea, une dernière fois, les chrétiens d'Orient, menacés par l'approche des hordes accourues du fond des steppes de l'effrayante Asie. Deux ans après la prise et le pillage de Constantinople, métropole vénérable et charmante de l'Église hellénique, le sultan Mahomet II, conquérant brutal, osa réclamer un tribut aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, établis depuis plus de deux siècles dans l'île de Rhodes. Le grand maître de l'ordre, Jacques de Milly, opposa un refus pur et simple aux exigences des Barbares, qui jurèrent de se venger.

Vers la fin du mois d'avril de l'année 1480, la flotte de Mésih-pacha sortit des Dardanelles pour assiéger Rhodes. A bord de la galère capitane, il y avait un Allemand, nommé Georges Frapam, qui se disait ingénieur, artilleur, et qui était doué surtout d'une aptitude singulière pour les besognes d'espionnage et de trahison. Cet Allemand trouva le moyen de s'introduire dans le palais du nouveau grand maître, Pierre d'Aubusson, auquel il fit des offres de service, feignant de se ranger du côté des assiégés et de préférer l'intérêt de son salut à celui de sa fortune. Le grand maître ne crut pas utile d'éconduire ce lointain précurseur du baron von der Goltz pacha et de Liman von Sanders. Il pensa qu'il devait se servir de Georges Frapam, et il ordonna qu'on observât cet Allemand comme un espion, le faisant suivre partout par des gens qui le gardaient à vue. C'était le bon parti, car cet Allemand fut reconnu pour traître ; et, après avoir confessé son crime, il fut pendu sur la grande place.

Le capitain-pacha fut si fort irrité de cette juste punition, qu'il bombardait effroyablement la ville et le port de Rhodes. Vains efforts. La résistance de la forteresse l'obligea de se retirer. En souvenir de cette défaite du

Croissant, le grand maître, Pierre d'Aubusson, fit bâtir dans le style ogival des Français une église magnifique sous le titre de Sainte-Marie-de-la-Victoire.

En 1522, attaqués par le sultan Soliman, les chevaliers de Rhodes, sous le commandement du grand maître Villiers de l'Île-Adam, auraient encore triomphé des Infidèles s'ils n'eussent été trahis. Depuis ce temps, les Turcs se sont emparés de Rhodes, où ils ont mis un pacha.

Le pacha que j'ai vu dans cette île qu'il lustrent tant de gloire et tant de malheurs était un fort médiocre personnage, logé à l'étroit au fond d'un petit konak dont la laideur officielle contrastait avec la beauté mélancolique des nobles logis de la rue des Chevaliers. Ce fonctionnaire me parut d'autant plus mesquin, étriqué, médiocre, que son fez rouge, sa stambouline noire et sa figure falote voisinaient avec l'énorme portrait d'un personnage démesurément moustachu, casqué, levant la tête avec des airs dominateurs, et roulant des yeux terribles. Etrange portrait, qui semblait être, en vérité, le fétiche d'une espèce de religion sauvage. Dans cette effigie, qui dominait l'humble bureau du pacha de Rhodes, je reconnus le suzerain actuel de la Turquie agonisante, et le chef enragé des hordes germaniques, déjà prêtes à s'unir aux hordes des derniers descendants d'Othman et d'Erthogrul — le Barbare d'Occident, Guillaume II, empereur allemand, roi de Prusse.

LA VÉRITÉ SUR LES TURCS.

Une sorte d'affinité inéluctable et de fatalité historique devait unir tôt ou tard au régime de violence et de sang que les Grecs appellent la *turcocratie* cette dynastie des Hohenzollern, cette lignée rapace et sanguinaire dont les fondateurs ont commencé leur fortune en rançonnant les pauvres paysans des marches de Brandebourg. Notre vieux proverbe français trouve ici son application évidente : Qui se ressemble s'assemble. Les Turcs sont mal connus en Europe. On les confond d'ordinaire avec certaines populations musulmanes, très policées et très douces, qui seraient scandalisées par cette confusion, si elles pouvaient en connaître tous les effets.

Cette tribu de race touranienne est venue des confins de la Chine et du Thibet, en même temps que les Huns, les Hongrois et autres Mongols, dont Gengis-Khan et Timour l'Ecorcheur ont fait, en des siècles sombres, le vivant épouvantail des nations paisibles et des peuples désarmés. Les Arabes, les Grecs, les Latins, les Arméniens, les Persans, tous les civilisés qui eurent le



LES ALLIÉS DE L'ARMÉE ALLEMANDE : 1^o UNE BATTERIE TURQUE PRÊTE À OUVRIR LE FEU. (LES ARTILLEURS PORTENT LA NOUVELLE TENUE DE CAMPAGNE.) — 2^o DÉPART POUR LE FRONT D'UN ESCADRON DE LANCERS. — 3^o INFANTRIE TURQUE EN TENUE DE PARADE.

malheur de voir de près l'irrésistible poussée asiatique, débordant toutes les frontières de l'Orient, empiétant sur les diocèses des empereurs de Constantinople, sur les khalifats de Bagdad et du Caire, sur les principautés franques de la Romanie levantine, sur le royaume d'Arménie, sur les paradis de l'Iran, sont unanimes dans l'expression d'un même sentiment d'horreur.

Nomades, réfractaires à toute civilisation, hostiles à toute police, enclins au meurtre, au pillage, à l'incendie, longtemps errants à travers les steppes désolées du Touran ou des régions caspiennes, ils recherchèrent bientôt les défilés montagneux et les voies fluviales qui pouvaient les mener aux riches pâturages où sont les troupeaux, ainsi qu'aux cités florissantes, aux opulents bazars où l'on peut détrousser les marchands. En turc, le même mot, *tchapmak*, signifie à la fois « courir » et « sabrer ». Les dictons des Turcs sont terribles : « Le Turc, à cheval, ne connaît plus son père. — Quand le Turc est à cheval, il se croit devenu un grand seigneur. — Si l'on sabre la maison de ton père, sabre avec tes compagnons... »

Munis de ces principes qui, aujourd'hui encore, composent à peu près toute leur politique, ils s'attaquèrent d'abord au pays de la soie, de la cannelle, du riz et du thé. Les négociants chinois furent leurs premières victimes. C'est pour endiguer le flot de leurs premières invasions, que le sage empereur Hoang-Ti, fondateur de la dynastie des *Tsin*, fit construire la Grande-Muraille derrière laquelle toute la Chine, pendant plus d'un siècle, put s'abriter comme une active fourmilière, labourer, travailler en paix, créer de la richesse.

Le nationalisme intransigent qui a fait de la Chine du moyen âge un Empire imperméable, un bloc intangible, est la cause du mouvement qui a jeté les peuplades ougriennes, les Huns, les Magyars, les Turcs, les Hongrois, tous ceux que le langage populaire nomma indistinctement des Ogres, sur les routes de l'Ouest, c'est-à-dire sur le chemin de l'Europe. Ce mouvement résulta d'un choc en retour. C'est ainsi que les savants français qui ont porté la lumière sur ces lointaines origines de certaines calamités présentes, un Henri Cordier, un Edouard Chavannes, un Paul Pelliot, un Léon Cahun, nous disent pourquoi les Turcs, malheureusement pour la civilisation européenne, ne sont pas restés dans le Turkestan.

**LES CRIMES
D'UNE RACE
MAUDITE.**

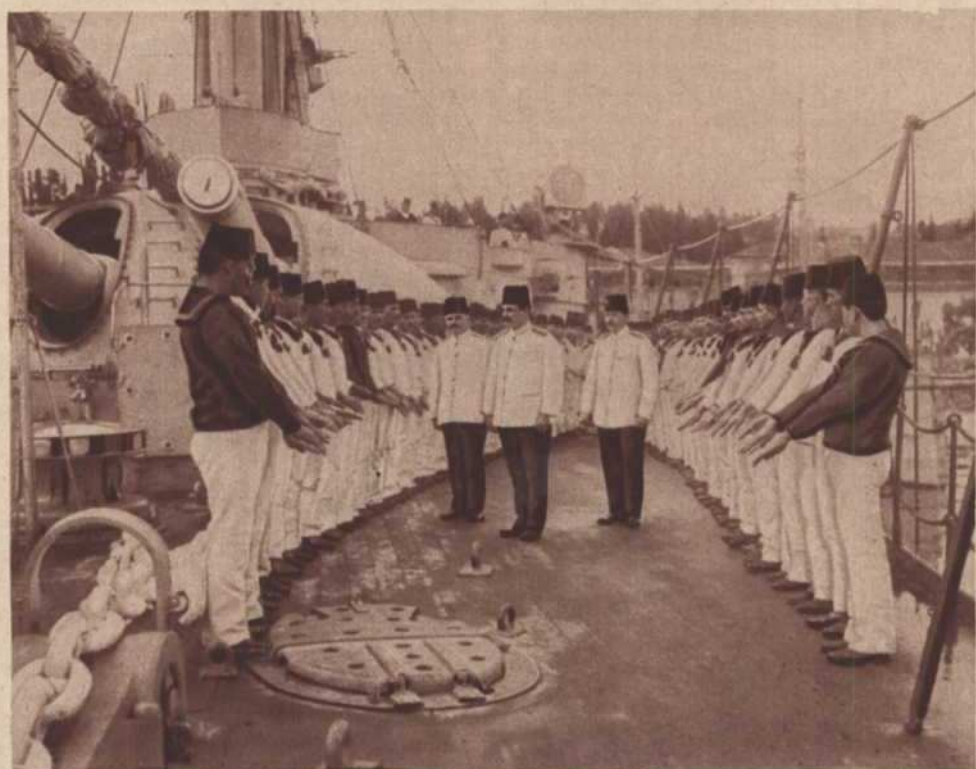
Depuis qu'ils sont sortis de ce lointain repaire, leurs zeybecks et leurs bachi-bouzoucks n'ont pas cessé d'être un

épouvantail pour les peuples infortunés qui ont eu la malchance de vivre dans leur voisinage ou d'être soumis à leur domination. L'épopée nationale des Persans, le *Schah Nameh*, ou « Livre royal », qu'écrivit le poète Firdousi, raconte les luttes soutenues, en des temps très anciens, par les souverains de la dynastie sassanide contre les hordes turques.

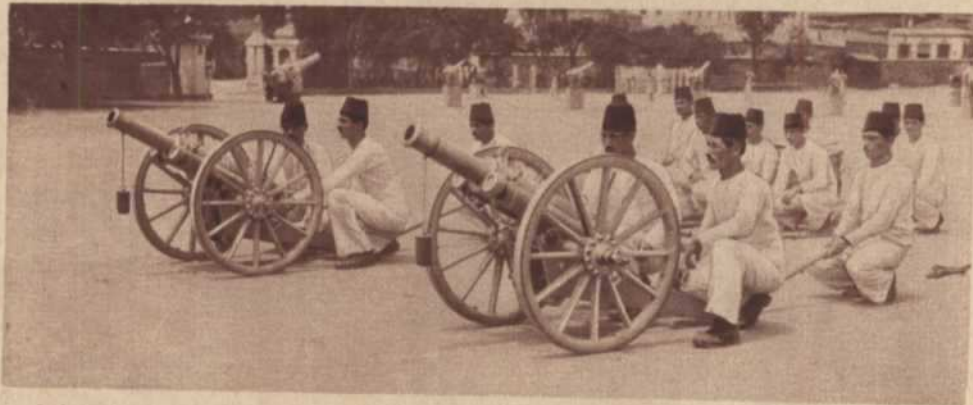
Les plus lointains historiographes de l'Empire romain d'Orient voient avec terreur s'approcher sans cesse la menace des nomades pillards et meurtriers. C'est un orage de passion féroce et de folie furieuse qui s'avance aux frontières de l'Empire, et qui va éclater bientôt en catastrophes sur le délicat épanouissement d'art et de civilisation que l'hellénisme chrétien a fait fleurir au crépuscule du monde antique. Cloches de Mélitène, de Samosate, d'Étesse et d'Antioche, vous avez sonné le tocsin, lorsque le guetteur, penché sur le bord de la plus haute échauquette des remparts menacés, apercevait, aux vastes horizons du Tigre et de l'Euphrate, les tourbillons de poussière qui annonçaient l'approche des farouches cavaliers, propagateurs de dévastations, d'assassinats et d'incendies !

Qui jamais pourra nous dire l'histoire de ces années sombres, qu'éclaire, de loin en loin, la lueur sinistre des brasiers allumés par les Barbares ? Ce furent des drames ignorés, des larmes secrètes, des carnages inouïs, dont nul survivant n'a pu dépeindre la sanglante horreur. Les yeux qui ont vu cela se sont clos dans les ombres d'une mort atroce. Les bouches qui auraient pu parler ont été réduites au silence par des flots de sang. Le coutelas des massacreurs a interrompu dans les gorges tranchées et râlant les plaintes suprêmes des victimes sans défense, dont le cri, depuis des siècles et des siècles, appelle vainement des vengeurs.

Mais à défaut des voix qui se sont tues, il y a encore des témoins silencieux qu'un regard attentif peut interroger sur les lieux mêmes où s'est déchaîné cet ouragan de barbarie. Les jolies cités helléniques dont la paix romaine assura la prospérité pendant plusieurs siècles, les métropoles industrielles de la province d'Asie ne sont plus reconnaissables qu'à la blancheur des marbres dispersés qui jonchent les broussailles de la Turquie asiatique, sur l'emplacement des temples écroulés, des théâtres abolis et des portiques abattus. Les noms harmonieux d'Ephèse, de Priène, d'Iasos, de Thyatire et d'Hierapolis ne désignent plus qu'une lèpre de misérables huttes et de pauvres gourbis, accrochés aux flancs des acroïdes déchues de leur antique



AU TEMPS OÙ ILS SE DISAIENT NOS AMIS : 1° UN OFFICIER DE LA MISSION FRANÇAISE FAIT UNE DÉMONSTRATION TECHNIQUE AU CAMP DE SAN STEFANO, PRÈS DE CONSTANTINOPLE. — 2° À LA VEILLE DE LA DÉCLARATION DE GUERRE : L'ÉQUIPAGE EST PASSÉ EN REVUE, À BORD D'UN DES CROISEURS TURCS QUI PRIÈNT PART AUX RÉCENTS COMBATS.



L'ARTILLERIE TURQUE EN CAMPAGNE : UNE COMPAGNIE DE DÉBARQUEMENT MET EN BATTERIE SES PIÈCES D'ARTILLERIE LÉGÈRE.

splendeur. Ça et là, une colonne désolée, encore debout, par miracle, dans ce

paysage désert, atteste l'inexpiable crime de la race maudite qui, sous ce ciel indulgent, sur cette terre fleurissante et parfumée, a multiplié les ruines et les deuils....

LA BARBARIE SE RECOMMENCE.

Un jour vint — jour d'exécrable mémoire — où la ville impériale de Constantin le Grand, la seconde capitale de la chrétienté fut abandonnée par une erreur de l'Europe aux ravages des Turcs. C'était le 29 mai 1453. Constantinople fut prise et saccagée par des conquérants barbares qui appliquaient déjà aux vaincus les affreuses méthodes du célèbre baron von der Goltz pacha.

On pouvait croire, jusqu'à ces derniers temps, que l'Europe ne reverrait plus les horreurs dont les historiens de la grande catastrophe du 29 mai 1453 ont fixé l'épouvantable vision. Mais, en lisant aujourd'hui le tragique récit des atrocités qui ont suivi la mort du dernier empereur chrétien de Constantinople, on ne peut échapper à la hantise d'un cauchemar qui nous obsède encore. La barbarie recommence toujours les mêmes actes. Le chef des Barbares d'aujourd'hui ressemble terriblement au chef des Barbares d'alors. Il n'y a pas beaucoup de différence entre Guillaume II et Mahomet II. Celui-ci, en profanant la basilique de Sainte-Sophie, en livrant à ses troupes d'incendiaires et d'assassins une population inoffensive et une ville désarmée, donnait d'avance à celui-là l'exemple et le signal des forfaits dont la trace sanglante a jalonné tout l'itinéraire de l'armée allemande à travers la Belgique, le nord et l'est de la France. Celui que von Kluck appelle le *Kriegsherr*, le Seigneur de la Guerre, n'a plus rien à envier au Grand-Turc. Ses *Kaiserlicks* valent les

bachi-bouzoucks. Son Manteuffel, brûleur et massacreur de Louvain, son

Bulow, ravageur de Namur, son Heeringen, bombardeur de Reims, mériteraient tous d'être pachas comme le baron von der Goltz.

La barbarie, installée et, pour ainsi dire, intronisée en Europe par les sultans du Bas-Empire ottoman, a pu maintenir, hélas ! en des terres autrefois accueillantes et hospitalières, une tradition de cruauté à la fois instinctive et raisonnée, que continue à présent le Kaiser allemand, roi de Prusse. Les tueries ordonnées par Moustafa III en Thessalie, par Sélim III en Serbie, par Mahmoud II dans les îles de l'Archipel, par Abd-ul-Hamid II (le Sultan Rouge) en Arménie ont prouvé que le massacre prémédité, voulu, organisé fait partie des institutions politiques du Bas-Empire ottoman.

L'AMI DU SULTAN ROUGE.

D'ailleurs, un journal turc, l'*Ittihad*, organe officieux de ces politiciens « nouveau jeu », qu'on appelle les Jeunes-Turcs, et qui ne valent pas mieux que les vieux marcheurs de la Horde, a publié l'aveu de cette préméditation en approuvant ce système d'extermination systématique. N'oublions pas que Guillaume II fut l'ami personnel du Sultan Rouge. Le Kaiser fraternisait avec l'horrible padischah, lorsque celui-ci, du fond du palais de Yldiz où il cacha pendant vingt ans sa poltronnerie féroce, envoyait aux gouverneurs de ses provinces d'Asie l'ordre d'égorger des centaines de milliers d'enfants, de femmes, de vieillards....

Un grand nombre de ces malheureux furent sauvés, à Erzeroum, à Trébizonde, à Diarbékir, par l'énergique intervention de MM. Bergeron, Cillié, Carlier, consuls de

France. C'était grand pitié, que de voir ainsi couler le sang innocent. Notre ambassadeur à Constantinople — un grand Français — M. Paul Cambon, qui représente aujourd'hui la France auprès de nos alliés d'Angleterre (on sait avec quel éclat), fit entendre alors la protestation de la conscience universelle contre les crimes d'Abd-ul-Hamid.

MASSACRES ORGANISÉS.

Les Barbares d'Orient n'ont pas changé depuis les temps préhistoriques où ils ont tourné vers l'Occident le galop de leurs chevaux et les moulins de leurs sabres. Tout récemment, au mois de juin dernier, un jeune Français, M. Félix Sartiaux, épris des beautés de la cité antique, avait entrepris des fouilles parmi les marbres de Phocée. La découverte d'une mosaïque et du dallage d'un important édifice mettait déjà l'heureux chercheur sur une voie qui semblait devoir être fertile en trouvailles précieuses, lorsque les travailleurs furent obligés de quitter leur paisible chantier. Autour du champ de fouilles, où se poursuivait tranquillement l'œuvre de science, on entendit tout à coup des cris de mort et des appels de détresse. Un effroyable carnage ensanglanta la pauvre ville, comme si une recrudescence de barbarie héréditaire eût rouvert soudain l'ère atroce des tueries d'autrefois.

Félix Sartiaux a été témoin des massacres de Phocée. Il m'a raconté ce qu'il a vu. Et ce qu'il a vu est horrible. Les villes et les villages chrétiens de la côte d'Asie Mineure sont, de nouveau, mis à feu et à sang. Et ce ne sont point là des faits de brigandage individuel ou de malfaisance isolée. C'est, comme au temps d'Abd-ul-Hamid, l'organisation méthodique du meurtre, du pillage, de l'incendie. C'est l'exécution d'un programme élaboré avec un soin qui s'inspire évidemment des affreuses traditions du Sultan Rouge et de la plupart de ses prédécesseurs.

(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Plusieurs témoins, dignes de foi, dont nous devons taire les noms, afin de ne pas exposer nos correspondants de la Turquie d'Europe et d'Asie aux représailles dont les Turcs sont coutumiers, pourraient être cités ici pour renseigner exactement le public sur les faits et gestes du gouvernement qui règne encore — pour peu de temps — à Constantinople et à Smyrne.

TEL MAITRE, TEL VALET.

Le chef nominal du gouvernement ottoman, sous les ordres de von der Goltz, est un homme qui s'est frayé le chemin du pouvoir en tuant d'un coup de revolver le ministre Nazim. C'est le séraskier Enver pacha, « vice-généralissime » turc au service de l'Allemagne. Comme son patron, le Kaiser, ce pacha est atteint de la monomanie épistolaire. N'a-t-il pas adressé tout récemment au Kronprinz, modèle des vertus guerrières qu'il se propose d'imiter, et qui est apparemment son émule en fait de barbarie, un télégramme où il parle, sur un ton de matamore, d'« écraser » et d'« annihiler » la Russie, l'Angleterre et la France?

Une pareille manifestation ne mériterait qu'un accès d'hilarité universelle, si ce personnage, qui n'est dangereux que pour son propre pays, n'entraînait la Turquie dans

une aventure qui expose les chrétiens d'Orient à de terribles dangers. L'entreprise de ce pacha, cousin arriéré du capitaine Fracasse, c'est la fin de la Turquie. Mais c'est aussi un grave péril pour les peuples encore soumis au joug des descendants d'Othman et d'Erthogrul. Souhaitons

que la libération de ces peuples opprimés n'exige pas de l'Europe civilisée un trop cruel sacrifice. Et saluons, comme le début d'une ère nouvelle, l'aube du jour mémorable où les chrétiens de la Thrace, de Ténédos et de Mytilène ont reconnu, dans la voix des batteries des flottes alliées, bombardant les Dardanelles, l'écho des canons de Navarin.

GASTON DESCHAMPS.



UN DES CHEFS DU PARTI « JEUNE-TURC » QUI SE SONT MIS AU SERVICE DE GUILLAUME II : ENVER PACHA, VICE-GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES TURQUES.